

— Malheureuse, s'écrie Rouff; vous m'avez tout raté! Qui donc ce jeune homme?

Et Betsy, de répondre en pleurant :

— Mais je n'y comprends rien. Je croyais que c'était Robert!

## XVI

## LES EXAMENS

## I

Les voilà qui arrivent. C'est dans tout le quartier ce mouvement de frayeur, que les écoliers appellent « la frousse ». La jeunesse frissonne, les yeux troublés par une vision sinistre. On croit voir dans l'air, l'archange Saint-Michel; il s'est envolé de la fontaine, passe sur les toits en exterminateur, brandissant le glaive flamboyant. Au

milieu de la nuit, l'étudiant penché sur ses « bouquins » entend dans le vent qui descend par sa cheminée, des voix étranges. Il y en a qui lui disent : « tu te feras coller ». C'est l'archange qui parle.

« Se faire coller » ! Il n'y a pas dans l'argot scolaire, un mot plus terrible. D'octobre à juillet, ce mot a l'air de grandir, se gonflant de menaces.

Quand l'année commence, ce sont les pères qui le disent : « Cette année, mon petit, il faut travailler ferme, pour ne pas te faire coller »... Les mois s'écoulent; on use bravement sur les bancs ses fonds de culotte; on noircit de notes maint cahiers à trente centimes.

Chacun est persuadé que cela a un double but : ne pas se faire coller, puis de savoir. Juillet arrive... On ne sait pas grand chose... tant pis ! Le principal c'est d'éviter « la colle »... Alors il se fait au quartier une agitation littéraire et scientifique des plus curieuses. Messieurs les *répétiteurs* entrent en jeu. Ils se chargent de vous préparer à

l'examen en un mois, même en huit jours. Tant par leçon, payer d'avance. On vous entraîne comme pour une partie de boxe. Les préparateurs sont imbus de cette idée, que l'examen n'est qu'un pugilat verbal entre l'examineur et le candidat. L'examineur vous porte des coups, il faut les parer; même, il faut les rendre. Dans cette lutte, la ruse est le plus saint des devoirs. Aussi, le répétiteur s'empresse-t-il de vous donner des *trucs*.

Il vous fait savoir quelles sont les questions favorites du professeur Machin et du professeur Chose. Pour chacune, il vous donne une petite réponse toute faite. Ne la comprenez-vous pas?... Est-elle d'une exactitude douteuse?... Qu'est-ce que cela vous fait... Cette réponse plaît au professeur, le flatte peut-être dans ses idées, dans des doctrines à lui très personnelles... Avec ça des formules algébriques applicables à des problèmes qu'on résout parfaitement sans les comprendre; puis, ce sont des mots jolis à dire, des mignardises d'érudition, la manière

de *gagner du temps* en s'arrêtant aux détails, en faisant des détours savants, avant d'arriver à la réponse.

C'est à cette préparation mécanique par des industriels ès sciences que fait allusion ce mot de carabin : Je vais me faire chauffer ». On se fait « chauffer » pour ne pas être « collé »... Malheureusement, ce n'est pas tout; il faut encore compter pour l'examen, avec un autre élément de succès. Cet élément c'est la *chance*. Divinité capricieuse, la chance est au-dessus du jury d'examen. Le répétiteur ne peut rien contre elle. Invisible et ailée, elle plane sur le banc des candidats; de sa hauteur, elle dirige la partie, distribue ses faveurs aveuglement...

Les voilà, les examens !... Jeu d'adresse, jeu de hasard... Inutile de pâlir tant que ça sur mes bouquins ouverts... Je les ferme... La chimie, la botanique et la zoologie dansent dans ma tête une valse infernale. Impossible de mettre en ordre tout cela ! Un instant je vois se produire en l'air des combinaisons de tétards. L'acide sulfu-

rique marche à quatre pattes vers le zinc, et l'hydrogène s'envole avec des ailes de vampire... C'est insensé... Faudra que le répétiteur range un peu mes idées; demain j'irai chez lui.

Le vent gueule dans la cheminée... Des voix crient, des voix chantent... Saint Michel dit : « Tu as beau te faire chauffer... Tu seras collé ».

## II

Près du Jardin des Plantes, dans l'angle formé par la rue Jussieu et par la rue Cuvier, se trouve le jardin botanique de la Faculté de médecine. Pas fastueux, ce jardin. De petits murs — assez hauts pour le dérober aux regards curieux — le limitent du côté de la rue. L'hiver on y voit par-dessus les murs, quelques arbres grelotter près d'un bâtiment carré, — laboratoire et demeure du directeur du jardin. Un vif ga-

zouillement d'oiseaux vient seul révéler au passant l'existence d'un jardin qui dort. L'été, le bâtiment enguirlandé a l'air d'un chalet.

Tout autour les abeilles voltigent, des sommets feuillés ressortent çà et là de l'enceinte; il s'en échappe des brises fraîches, imbibées de senteurs.

Le jardin respire; il s'est éveillé à la nature... et à la Faculté.

De mars à novembre, le jardin est officiellement ouvert à tous les étudiants en médecine. Ce n'est cependant qu'à l'époque des examens de juillet qu'on voit les carabins et les carabines de la première année, y accourir en groupes serrés.

Plus de Bullier!... Plus de *Revue* à faire!... L'heure est aux promenades sérieuses autour des parterres.

C'est près du parterre aux labiées que, l'autre jour, j'ai rencontré Betsy pour la première fois depuis cette scène...

Le matin à onze heures j'étais au jardin. Je venais de sortir des massifs de bambous

et de cannes de Provence de l'enceinte aux graminées, lorsque je l'aperçus au coin opposé du jardin. Elle marchait lentement parmi les fleurs jaunes des composées...

— Bien! me dis-je, elle va suivre à gauche; je n'ai qu'à faire le tour du jardin dans le même sens, pour ne pas la rencontrer. Ce souvenir me gêne. Mais tout à coup elle revient sur ses pas. Quelqu'un l'appelle près de moi.

— Venez, mademoiselle! Voici l'herbe aux chats!

Je ne vois pas d'abord celui qui crie ainsi, mais je reconnais la voix de Rouff... C'est lui, en effet. Je le découvre accroupi au bord du parterre aux labiées. Lui, il me voit aussi, mais de quels yeux!... Qu'est-ce que veut dire cet air contrarié, cette manière contrainte dont il me salue en se relevant.

— Bonjour, jeune homme!

Force m'est — ô politesse! — d'aller lui serrer la main, tandis que Betsy s'en vient à son appel. La rencontre est fatale... Tête

de Rouff en nous voyant nous saluer... On dirait que ça lui déplaît...

Cependant il se met à nous parler de l'herbe aux chats :

— *Nepeta cataria*, famille des labiées, groupe des népétées.

Il nous faisait admirer la pubescence blanchâtre qui couvre les tiges et les feuilles de cette plante. Elle contient une huile volatile, excitante, tonique... Cette huile est-elle vraiment antihistérique?...

Rouff vient à peine d'entamer cette question qu'un matou se jette sur la plante, se roule avec frénésie sur son feuillage.

— Voilà pourquoi ça s'appelle herbe aux chats (*cataria*), fait Rouff imperturbable.

— Pauvre animal! Il trouve dans cette plante je ne sais quelles illusions d'amour... Le parfum des feuilles lui rappelle peut-être le bulbe de la chatte... Pauvre chat!

Rouff s'abaisse pour caresser le lascif animal, qui se sauve effrayé.

— Mais cela, on ne me le demandera pas à l'examen, fait observer Betsy.

— Pourquoi pas? mademoiselle, répond Rouff; vous avez dans le jury le professeur N<sup>\*\*\*</sup>, qui aime à demander la *Cataria vulgaris*... Il prétend que ce n'est pas l'arome de la plante, mais sa douce pubescence, qui attire le chat... Donc, n'oubliez pas cela... Il faut, pour lui être agréable, repousser nettement la théorie du bulbe de la chatte.

J'appris ensuite que Betsy allait passer son examen le même jour dans l'après-midi.

Pris pour elle de je ne sais quelle tendre et soudaine affection, Rouff avait voulu l'aider de sa science, dans cette rude épreuve. Aussi se faisait-elle « chauffer » pour la dernière fois dans cette promenade matinale au milieu des plantes.

Nous les passions en revue toutes ces plantes, rangées, cataloguées comme les volumes d'une bibliothèque... Voici les convolvulacées, dont les tiges grêles montent en spirale; en face, le parterre des rubiacées étale sa série de caféiers et de quinquinas; tout près, la famille des solanacées exhibe sa flore populaire : les tabacs, la pomme de

terre, la belladone à fleurs rouges, nauséabondes; la mandragore à baies vénéneuses, délice des vieilles sorcières.

On file toujours par les allées sinueuses. Des étudiants font comme nous le tour des parterres. Ils arrivent par volées, puis se dispersent en tous sens, livre en main, solitaires. Rouff, Betsy et moi nous marchons toujours ensemble.

Parfois l'étudiante et le docteur me précèdent. Je puis les observer. Lui, il s'est brossé, soigné un peu... il a des bottines cirées! Il se redresse; on lui voit comme un désir de jeter en l'air la bosse qui le courbe... puis — le vieux ridicule! — il marche à petits sauts, affectant une allure juvénile... — Elle... allons donc! Si elle eût été comme ça, ce jour-là! Coquettement mise pour l'examen, ma foi! Pas mal, son chignon relevé... et ces vrilles de cheveux dorés qui ornent sa nuque d'une blancheur satinée... Diable! je n'avais pas vu ça! Si je l'avais vu avant! Je m'approche d'elle, souriant, me mets à lui parler sur le ton familier de nos

soirées intimes... Mais voilà les yeux de Rouff qui me fixent courroucés derrière ses lunettes... Il se fâche, car je parle à mon amie... vieux fou!

Les jasménées nous embaument en passant. Toute sorte de jasmins groupés en bosquet. C'est parmi ces fleurs médicinales, un coin parfumé, quelque chose comme une parenthèse de rêve au milieu de la science. En traversant l'allée médiane, bordée de jeunes marronniers, nous tombons sur les ombellifères. Le vent secoue légèrement leurs ombelles en fleurs. Ça sent frais et bon, ça donne aux yeux l'illusion de champs, de talus humides parsemés de fenouils...

Mais laissant de côté les ombellifères, Rouff s'est tourné vers les cactées.

Il appelle l'attention de Betsy sur un nopal du Mexique.

— C'est l'*Opuntia coccinellifera*. Sur ces raquettes presque dépourvues d'aiguillons, la cochenille...

Je n'entends plus rien... Un cri vient de retentir dans le jardin :

— Aux examens!

Les bandes dispersées se ralliaient à ce cri; on le répétait dans tous les coins du jardin :

— Aux examens!

Content d'échapper aux yeux sombres de Rouff, je suis un groupe de camarades qui m'entraîne vers la porte. On venait de voir le professeur B\*\*\* sortir de sa maison-laboratoire, au centre du jardin.

Le professeur, ayant à présider un jury, sa sortie avertissait les carabins que l'examen allait commencer. Tout le monde sortit; Rouff et Betsy quittent le nopal et marchent derrière nous. Comme je passe près des crucifères, je rencontre Gomez et Khoroschine. Eux aussi, ils vont passer ce même jour leur examen. Ils font une dernière *razzia* des roses, les fourrent dans leurs poches, et en route!... Ça donne de la chance aux examens, paraît-il, d'y aller les poches pleines de fleurs... Dam! on se sent fort quand on porte sur soi sa botanique...

### III

Les salles d'examen regorgent de monde. Les membres du jury ne sont pas encore arrivés. En les attendant, les carabins causent et fument; quelques-uns, des blagueurs, franchissent la rampe qui sépare le banc des candidats de ceux des curieux; ils s'installent dans les fauteuils du jury, simulent d'interroger des candidats imaginaires... Apposés aux murs, les bustes des vieux médecins plongent dans le vide le regard atone de leurs prunelles de plâtre. Tout autour les drogues chimiques, botaniques et autres dorment dans les armoires vitrées. La foule augmente à chaque instant. C'est de la salle n° 1 à la salle n° 4, et le long de l'étroit couloir qui les relie, un grand brouhaha, de continuelles allées et venues. Par instants, l'organe nasillard de l'appariteur domine le bruit. Il crie en chantant : « Messieurs les candidats pour signer! »

Vêtus de leurs plus beaux habits noirs, les candidats des deux sexes s'avancent vers la longue table recouverte de drap, et signent en tête de leurs dossiers. De tous côtés, des paroles aimables pleuvent sur eux. — « Bonne chance, Topinard! — Eh! toi, Chopin... tu passe avec Plancard? Prends garde à la colle! » — Les signatures données, ils se mêlent aux curieux. Il y en a de gais, qui ont pris un petit verre de kirsch pour « se donner du cœur »; ils rigolent. D'autres, saisis par « la frousse » sont pâles, nerveux; le nez aux carreaux des armoires, ils examinent les drogues... Dans la salle n° 2, je vois Betsy. Elle passe également en revue les drogues des armoires. Toujours à côté d'elle, Rouff lui inspire sur chaque drogue des réponses à faire.

Soudain le bruit cesse, les cigarettes tombent des mains et jonchent le plancher. Voici les examinateurs de la salle n° 2 qui font leur entrée. Ils sont imposants à voir avec leurs barrettes de soie, leurs larges robes à garnitures écarlates.

Assis face à face, examinateurs et candidats se regardent dans les yeux, tandis que sur la table qui les sépare, l'appariteur pose les plantes fraîches et les bocaux en verre remplis de drogues. De l'autre côté de la rampe, les carabins spectateurs s'assoient sur les bancs, grimpent dessus, massés pêle-mêle, dans un étagement de têtes, couvertes ou nues — à volonté.

— Voyons, monsieur, dites-moi ce que c'est qu'un arthropode?

— Monsieur, parlez-moi des eaux minérales.

— Voulez-vous me dire ce que vous savez de l'analyse spectrale?

Ce sont les premiers coups de feu. Bientôt la lutte s'engage dans toutes les salles. D'un côté, des messieurs qui ont mis vingt années pour étudier une seule science; de l'autre, des garçons qui ont mis un an pour en étudier quatre ou cinq. Aussi, les candidats prennent-ils instinctivement des airs de sacrifiés. Peu à peu leurs oreilles s'échauffent au rouge. Aiguillonnés de questions, ils

marmottent des réponses timides. Parfois, ne trouvant plus de réponse, ils se taisent, hébétés. Alors ils s'affaissent, se courbent en des positions lamentables : vus de dos, ils semblent des tortues dont la tête vient de rentrer sous la carapace.

Quant aux examinateurs, ils offrent des physionomies marquées qui permettent aux carabins de les classer. Il y a *les raides* : ils vous refusent sans pitié, rien que pour un lapsus. On leur attribue des penchants pervers, un certain plaisir diabolique à coller tout ce qu'ils peuvent. Ils sont la terreur de l'École. On les conspue toute l'année, ce qui ne sert qu'à les aigrir davantage. — *Les gentils* : ils pèchent d'indulgence, ceux-ci. Ils vous mettent dans la bonne voie, sans que vous en ayez besoin, ils vous inspirent la moitié des réponses; à vous de les compléter si vous n'êtes pas une huître. Ils ont pour vos bêtises des sourires d'immense tolérance, semblent vous dire : « Allez, allez : quand j'étais carabin j'en disais de plus fortes ». — *Les moqueurs* : ils font de l'es-

prit aux dépens du candidat, cherchent dans ses réponses des côtés comiques, et trouvent en somme que l'ignorance scolaire est bonne à quelque chose, puisqu'elle les fait tordre. — *Les irascibles* : ils s'emportent pour des vétilles. En voilà un hors de lui : il frappe des deux poings sur la table, agite en l'air ses manches bouffantes, on dirait un prêtre indigné criant à la profanation... tout cela parce qu'un candidat a pris un fragment de galène pour de l'antimoine. — *Les poseurs* : ils font des ravages; préoccupés sans cesse des effets à produire, ils se plaisent à embarrasser l'étudiant par des questions puérilement compliquées, s'empressent de le prendre en défaut sur des mots, à propos de détails qu'on oublie facilement. Ce n'est pas par méchanceté; ils visent la galerie, veulent simplement faire voir qu'ils s'y connaissent.